HAL
open science

Nommer la ville : les usages et les enjeux du toponyme “Manila” au XIXe siècle

Xavier Huetz de Lemps

To cite this version:

Xavier Huetz de Lemps. Nommer la ville : les usages et les enjeux du toponyme “Manila” au XIXe siècle. Genèses. Sciences sociales et histoire, 1998, 33 (1), pp.28-48. 10.3406/genes.1998.1538 . hal-03613090

HAL Id: hal-03613090

https://hal.science/hal-03613090v1

Submitted on 18 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Genèses

Nommer la ville : les usages et les enjeux du toponyme «Manila» au XIXe siècle

Xavier Huetz de Lemps

Citer ce document / Cite this document :

Huetz de Lemps Xavier. Nommer la ville : les usages et les enjeux du toponyme «Manila» au XIXe siècle. In: Genèses, 33, 1998. Les mots de la ville. pp. 28-48;

doi : https://doi.org/10.3406/genes.1998.1538

https://www.persee.fr/doc/genes_1155-3219_1998_num_33_1_1538

Fichier pdf généré le 14/05/2018

Abstract

Naming the City: the Uses and Stakes Involved in the Place Name «Manila» in the 19th Century The aim of this article is to apply research paths opened up by the scientific programme «city Words» to the study of Manila as a place name during the 19th century. A body of texts composed of administrative and tax sources, travel stories, literary works and the publication sites of books put out in Manila makes it possible to describe the complex changes in the uses of the place : name and the spatial reality to which it referred. This study also shows that the changes reflect more than simply the physical1 transformations of the, agglomeration and reveals the stakes underlying the lexical evolution.

Résumé

■ Xavier Huetz de Lemps. Nommer la , ville : les usages et les enjeux du toponyme «Manila» au xixe siècle L'objet de cet article est d'appliquer les pistes de recherche ouvertes par le programme scientifique «les Mots de la ville» à l'étude du toponyme Manila au cours du XIXe siècle. Un corpus composé de sources administratives et fiscales, de récits de voyages, d'œuvres littéraires et des lieux d'édition des ouvrages publiés à Manille permet de décrire les mutations complexes des usages du toponyme et des réalités spatiales qu'il recouvre. Dans un second temps, l'étude montre que ces changements ne reflètent pas simplement les transformations matérielles de l'agglomération et met en valeur les enjeux qui : sous-tendent l'évolution lexicale.

DOSSIER

Genèses 33, déc. 1998, pp. 28-48

NOMMER LA VILLE : LES USAGES ET LES ENJEUX DU TOPONYME «MANILA» AU XIXe SIÈCLE*

Xavier Huetz de Lemps

Persée creative commons BY: =

L'étude de la réalité spatiale que qualifie un toponyme est souvent une étape préalable à toute enquête urbaine, en particulier lorsqu'il désigne, comme c'est le cas de «Manila», l'ensemble d'une agglomération ou un sous-ensemble territorial de celle-ci. En effet, une simple variation des limites spatiales peut entraîner des modifications considérables des résultats obtenus. Pourtant, l'intérêt de l'identification des territoires dépasse largement la simple nécessité scientifique de définition d'un cadre spatial cohérent et les toponymes ont, comme tous les autres «mots de la ville», une histoire beaucoup plus riche que leur simple étymologie. Ainsi, la réalité spatiale qu'ils désignent peut rester stable sur de longues périodes puis connaître des glissements de sens, qu'il s'agisse de contraction ou d'extension de l'espace identifié par le toponyme. Ce dernier a donc une chronologie propre que l'on peut tenter, comme pour d'autres entrées plus classiques de l'histoire urbaine, de préciser. À un autre niveau d'analyse, les associations entre mots et espaces urbains posent le problème de l'appropriation des territoires par une communauté. Or, de nombreux travaux, en particulier sur le découpage de la ville en quartiers, ont montré combien les relations entre l'individu et son environnement peuvent être complexes et combien les décalages entre les usages d'un même mot peuvent être importants d'un groupe social à l'autre et d'un registre de langue à l'autre[1]. L'historien est donc confronté à un objet doublement instable, avec un éventail de sources plus réduit et plus fragmenté que celui des autres spécialistes de la ville.

* Des versions antérieures de ce travail ont été présentées à la troisième Conférence européenne d'études philippines organisée par l'Institut de recherche sur le Sud-Est asiatique à Aix-en-Provence (28-29 avr. 1997) et à Paris au cours du deuxième Séminaire international «Les Mots de la ville» (4-6 déc. 1997).

1. Voir Sam Bass Warner, «The Management of Multiple Urban Images» *in* Derek Fraser et Anthony Sutcliffe (éd.), *The Pursuit of Urban History*, London, Edward Arnold, 1983, pp. 383-394; Lorenza Mondada et Ola Söderström, «Lorsque les objets sont instables (II) : des espaces urbains en composition», *Géographie et Cultures*, n° 12, 1994, pp. 87-108; Pierre-Yves Saunier, «La ville en quartiers: découpages de la ville en histoire urbaine», *Genèses*, n° 15, 1994, pp. 103-114.

Le but de cette recherche est de tenter d'éclairer les territoires urbains associés, dans l'esprit des contemporains, à l'emploi du toponyme « Manila ». De la fondation de la ville de Manille par les Espagnols (1571) à nos jours, « Manila » a désigné sans ambiguïté la capitale de l'archipel philippin. En revanche, lorsqu'on se place à l'échelle de l'espace urbain, l'emploi de ce toponyme a connu de multiples péripéties, en particulier dans le dernier siècle de la domination espagnole qui est une période de croissance de l'agglomération dans tous les domaines. Dans un premier temps, nous chercherons simplement à établir les réalités spatiales que qualifie le toponyme au début et à la fin de notre période d'étude, et à proposer une chronologie indicative des importantes évolutions constatées. Dans un second temps, nous tenterons de comprendre les processus de changement lexical, en posant pour hypothèse que l'extension spatiale que le toponyme « Manila » recouvre est le résultat d'un certain nombre d'enjeux et donc que l'emploi d'une conception restreinte ou élargie du toponyme n'est pas neutre et n'est pas simplement le reflet des transformations « objectives » de l'agglomération.

Les usages au début et à la fin du XIXe siècle

Au début du XIXe siècle (carte 1), l'agglomération composée de la place forte, des trois quartiers de rive gauche (Ermita, Malate, San Fernando de Dilao) et des cinq quartiers de rive droite (Binondo, Tondo, Santa Cruz, Quiapo, Sampaloc) est parfaitement repérable dans l'espace et la continuité du tissu urbain entre ces différentes composantes apparaît clairement sur les plans. Dès 1810, Tomás de Comyn est frappé par la cohérence de l'ensemble urbain :

> « [...] bien que chacun des faubourgs [*arrabales*] soit considéré comme une commune [*pueblo*] distincte avec son propre curé et son propre maire, il serait plus pertinent, en réalité, de considérer que la réunion de ces faubourgs constitue une prolongation de la ville [*ciudad*], divisée en autant de quartiers [*barrios*] ou de paroisses, sans autre discontinuité que de petites places dont le centre est occupé par les églises de ces paroisses »[2].

Cependant, ce témoignage reste isolé et, surtout, si Comyn identifie une réalité géographique, il réserve exclusivement, comme l'ensemble de ses contemporains, l'usage du toponyme « Manila » à la zone emmurée.

2. Tomás de Comyn, *Estado de las islas Filipinas en 1810, brevemente descrito*, Madrid, Imp. de Repullés, 1820, p. 5.

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration non autorisée à la diffusion

Carte 1.
« Plano de la Plaza y contornos de Manila : Alberto de Córdoba, 1802 ».
Source : *original en couleur Servicio Geográfico del Ejército (Madrid) Islas Filipinas, n° 88, reproduit dans le catalogue* Puertos y Fortificaciones en América y Filipinas, *Madrid, CEHOPU, 1985, p. 437.*

La destruction, à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, des faubourgs qui s'étaient édifiés pratiquement au contact de la muraille et qui avaient servi de tremplin à l'assaut britannique de 1762, leur transfert au-delà d'un glacis dépourvu de tout édifice, renforcent le repère visuel et symbolique des murailles. Ainsi, aucune source imprimée ou manuscrite du début du XIXe siècle n'utilise « Manila » pour désigner l'ensemble de l'agglomération. Le mot « Intramuros » apparaît rarement dans les descriptions de la place forte : dans l'esprit des contemporains, la signification de « Manila » ne soulève aucune ambiguïté. Les termes d'*arrabales* (faubourgs) et d'« Extramuros » (par opposition à la ville emmurée) sont apparus au XVIIe siècle, semble-t-il[3] et, au début du XIXe siècle, l'agglomération de Manille est invariablement nommée « la Capital y Extramuros », « la Capital y sus Extramuros », « la Ciudad y sus Arrabales »[4]. L'emploi du possessif (*sus*) montre qu'un lien organique est reconnu entre la « capitale » et les faubourgs entendus dans leur globalité, mais sans que ces derniers soient clairement délimités.

De plus, les différentes unités administratives des faubourgs, les *pueblos*, sont encore bien individualisées : dans sa correspondance avec le gouverneur général, le gouverneur (*Alcalde Mayor*) de la province de Tondo précise invariablement le lieu de rédaction de la lettre par la formule « Santa Cruz » suivie de la date, parce que ses bureaux se trouvent dans le quartier de Santa Cruz. De même, lorsque les habitants des faubourgs doivent indiquer leur lieu de résidence (*vecindad*), ils utilisent toujours la formule « demeurant à Binondo » (*vecino de* Binondo) ou « demeurant à Santa Cruz » (*vecino de* Santa Cruz) mais en aucun cas l'expression « demeurant à Manille » (*vecino de* Manila), ce qui les assimilerait automatiquement à la communauté vivant dans les murs[5].

À la fin du siècle, en revanche, « Manila » désigne clairement et presque unanimement un espace qui recouvre l'ensemble de l'agglomération. Logiquement, la place forte est désormais dénommée « Intramuros », l'opposition morphologique continuant de fonctionner entre ville emmurée et ville ouverte. Quelques exemples permettent d'illustrer cette nouvelle situation. Juan P. Guttierez Gay, dans son guide de voyage *Manila en el bolsillo*, consacre seulement deux pages et demi à la description de l'Intramuros contre dix pages pour les autres quartiers. Dans la plupart des écrits, les observateurs espa-

3. Robert R. Reed, *Colonial Manila: The Context of Hispanic Urbanism and Process of Morphogenesis*, Berkeley, University of California Press, 1978, p. 94.

4. Voir les *bandos* du 10 février 1758, du 11 septembre 1794 et du 16 août 1800 (Philippine National Archives, Manille [PNA] *Spanish Manila* n° 3, n° 8 et n° 11) ou le *Reglamento para la matanza y venta libre de carne de vaca y cerdo en esta Ciudad de Manila y pueblos de su jurisdicción* (Imprimé, 1813, Archivo Franciscano Ibero-Oriental, Madrid, n° 5/44).

5. Voir par exemple les demandes d'emprunt sur les fonds de la fondation de Carriedo dans les procès-verbaux de la municipalité (PNA *Ayuntamiento*).

gnols ou étrangers distinguent avec soin la place forte (« la ville militaire », « la ville emmurée », « la vieille ville ») et les anciens faubourgs (« la ville ouverte », « la ville du négoce »), mais regroupent clairement ces sous-ensembles dans l'agglomération de Manila[6].

Cette évolution est institutionnalisée par l'administration coloniale au moment du rattachement tardif (1884) d'Ermita, de Paco et de Malate au territoire municipal: désormais, tout document doit être authentifié en précisant simplement « Manila », quel que soit le quartier dans lequel il est rédigé. Dans le cas où plus de précision serait nécessaire, les habitants doivent utiliser les formules « Manila (Binondo) », « Manila (Tondo) », etc.[7]. Une étude statistique de l'emploi de ces deux formules dans les textes administratifs n'aurait guère de sens mais la solution la plus simple, « Manila », est massivement employée à la veille de la Révolution de 1896.

Les sources fiscales nous permettent d'avancer des hypothèses sur la diffusion dans une partie de la population de cette conception élargie du toponyme « Manila ». À partir du 1er juillet 1879, les propriétaires d'immeubles ont dû acquitter un impôt (*contribución urbana*). Dans un premier temps, seuls les bâtiments de maçonnerie sont soumis à l'impôt mais, à partir de 1889, tous les édifices sont imposés, à l'exception des immeubles dont l'impôt serait inférieur à un *peso*[8]. Pour son ou ses immeubles, le propriétaire doit remplir une fiche type qu'il signe en précisant la date et, en général, le lieu où est établi le document. Le recensement est organisé dans chaque *pueblo* et un conseil local est chargé de surveiller les estimations. Après la réforme de 1889, les registres ont été refondus et nous avons eu la chance de retrouver l'intégralité des volumes des districts de l'agglomération de Manille pour 1890-1891[9].

Pour chaque fiche remplie en dehors de la place forte, nous avons relevé le lieu mentionné par le propriétaire au moment de la signature. Dans l'ensemble des 2279 fiches où il est fait mention de ce lieu, la mention « Manila » arrive en tête avec la proportion de 56,8 %. Les signataires préfèrent indiquer le *pueblo* où ils vivent dans 39,2 % des cas. Pour seulement 1,8 % des fiches, le propriétaire emploie la formule mixte associant « Manila » et le *pueblo* avec des formules diverses: « Manila (Santa Cruz) », « Manila-Santa Cruz », « Santa Cruz (Manila) », « Santa Cruz de Manila », « Manila y Santa Cruz ».

6. Ramón Gonzalez Fernandez, *Manual del Viajero en Filipinas*, Manila, Sto. Tomás, 1875, p. 109; Camilo de Arana, *Derrotero del archipiélago filipino, redactado segun los documentos más recientes*, Madrid, Dirección de Hidrografía, 1879, p. 155; Dirección General del Instituto Geográfico y Estadistico, *Censo de la Población de España, según el Empadronamiento hecho en 31 de Diciembre de 1887*, Madrid, Imp. de la Dirección General del Instituto Geográfico y Estadístico, 1891-1892, vol. 1, pp. 792-822 et 909-917; José Roca de Togores y Saravia, *Estudio sobre la urbanización de Manila*, Manila, Amigos del País, 1895, p. 13; Carlos de la Heras y Crespo, *Ante-proyecto de saneamiento de Manila*, Manila, Chofre, 1896, p. 5; Enrique Polo de Lara y Ruiz, *Estudios coloniales. Islas Filipinas. Tipos y costumbres*, Sevilla, Imp. de la Andalucía Moderna, 1897, p. 28; Dean C. Worcester, *The Philippine Islands and Their People*, New York, Macmillan, 1898, p. 38; Joseph Earle Stevens, *Yesterdays in the Philippines*, Manila, Filipiniana Book Guild, 1968 (1re éd. 1898), p. 184-185.

7. *Superior Decreto* du 7 août 1884 (PNA *Ayuntamiento* n° 59).

8. *Impuesto de la contribución urbana. Breve reseña de la exacción desde sus primeros tiempos y lo vigente en este servicio*, Manila, Imp. de D. J. Atayde, 1893, 38 p. Le montant fiscal est calculé sur l'estimation de la valeur locative du bien et s'élève à 5 % de cette dernière.

9. PNA *Fincas Urbanas*. Nous avons saisi l'ensemble des immeubles de Manille et nous préparons actuellement un article sur le parc immobilier et les propriétaires de cette ville à la fin de la domination espagnole.

Arrabal, le mot dominant au début du siècle, n'est employé que dans 0,8 % des cas. Enfin, 1,4 % des propriétaires authentifient le document en précisant le nom de la subdivision territoriale du *pueblo* (le *barrio*) où ils vivent.

Lieu mentionné par les propriétaires soumis à la *contribución urbana* (1890-1891)

Quartier	*Manila*	*pueblo*	*Manila + pueblo*	*arrabal de -*	*barrio*
Binondo	75,5	21,5	2,8	–	0,2
San José (Trozo)	58	22,5	1	18,5	–
Tondo	50	43,5	1	–	5,5
Quiapo	79,5	17	1	–	2,5
Santa Cruz	40	57	3	–	–
Sampaloc	46,5	51,5	1,5	–	0,5
San Miguel	73	25	–	2	–
Ermita	48	52	–	–	–
Malate	50	47	3	–	–
San Fernando de Dilao (Paco)	35,5	61	3,5	–	–

Source : PNA *Fincas Urbanas*.

Une chronologie complexe

L'extension de sens du toponyme « Manila » est donc indéniable si l'on oppose le début et la fin du siècle. La recherche et la datation du point d'inflexion entre une conception restreinte et une conception élargie sont, en revanche, des questions plus complexes parce que l'évolution se fait par touches subtiles, les documents se contredisant très fréquemment.

Au milieu du siècle, les usages du mot « Manila » sont particulièrement confus. Les observateurs de passage à Manille et certains auteurs locaux continuent de décrire la capitale de la colonie comme un ensemble composé de la place forte, des trois faubourgs de rive gauche et des cinq faubourgs de rive droite. Sinibaldo de Mas reconnaît la complémentarité de la place forte « que véritablement on appelle Manila » et des *pueblos* proches qu'il considère « plutôt comme des quartiers extra-muros de la place forte »[10]. Le français Jean-Baptiste Mallat est encore plus précis : « les faubourgs de [...] Malate, Santa Cruz, San Fernando, Binondoc *[sic]*, Tondo, Guiapo *[sic]*, San Sebastián, San Miguel, San Antón et Sampaloc peuvent être regardés comme faisant partie de la ville, puisqu'ils y touchent ou n'en sont séparés que par un très court

10. Sinibaldo de Mas y Sanz, *Informe sobre el estado de las islas Filipinas en 1842*, Madrid, I. Sancha, 1843, vol. 2, p. 2.

espace »[11]. Lorsqu'en 1859, F. Gianzo commente une gravure du pont qui unit la rive droite à la rive gauche, il propose de ne plus réserver le qualificatif de Ciudad à la seule place forte et, implicitement, d'étendre l'usage du toponyme « Manila » à l'ensemble de l'agglomération :

> « L'objet du pont est de relier la Manille emmurée à la Manille non fortifiée qui s'étend sur la rive opposée ; en effet, si le fait de distinguer les communes [*pueblos*] de Santa Cruz, Binondo, Quiapo, Sibacón, Trozo, Tondo et autres a pu correspondre à la réalité dans le passé, ces communes constituent aujourd'hui une seule et unique agglomération [*población*], si compacte et homogène qu'elle mérite bien le qualificatif de ville [*ciudad*], qualificatif qui honore des agglomérations infiniment moins importantes par leur extension et par leur nombre d'habitants »[12].

Pourtant, cette « conception géographique et fonctionnelle de la ville »[13] a bien du mal à passer dans les mots : si la place forte est de plus en plus souvent qualifiée d'« Intramuros », le mot « Manila » continue aussi de la désigner, tous les autres quartiers conservant le vague qualificatif de faubourgs (*arrabales*). L'agglomération apparaît donc aux contemporains comme un ensemble bipolaire (l'Intramuros et l'Extramuros), mais où la place forte continue de peser d'un poids symbolique plus important : implicitement, la « Capitale » reste le vieux centre historique aux allures hispaniques. De nombreux auteurs et les textes législatifs continuent imperturbablement de parler de la *Ciudad de Manila y sus arrabales*, de « *Manila y los Pueblos de Extramuros* »[14]. Ce décalage entre les réalités spatiales et le vocabulaire entraîne parfois des ambiguïtés ou des incohérences qui ne semblent pas déranger le moins du monde les autorités, y compris la municipalité. Ainsi, dans les règlements municipaux, les Philippines se voient dotées de deux capitales :

> « Pour le service de surveillance publique et municipale, la capitale est divisée en trois secteurs :
> 1er secteur, l'Intramuros : il comprend la zone correspondant à la capitale et ses promenades sur la rive gauche du fleuve Pasig.
> 2e secteur, Santa Cruz : il comprend le faubourg du même nom et ceux de Quiapo, San Miguel, Sampaloc [...] »[15].

En fait, l'équivoque ne semble se dissiper que très tard, à partir des années 1880, la signification étendue de « Manila » devenant alors dominante sans être hégémonique. Une source originale permet de préciser la chronologie de cette évolution : le lieu d'impression et d'édition des ouvrages publiés à Manille. Nous avons dépouillé la célèbre bibliographie de Wenceslao E. Retana qui

11. Jean-Baptiste Mallat de Bassillan, *Les Philippines. Histoire, géographie, mœurs, agriculture, industrie et commerce des colonies espagnoles dans l'Océanie*, Paris, Arthus Bertrand, 1846, vol. 1, p. 166.

12. *Ilustración Filipina*, vol. 1, n° 2, 15 mars 1859, p. 9.

13. Marcel Roncayolo, *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard, 1990, p. 37 ; Jean-Claude Perrot, *Genèse d'une ville moderne. Caen au XVIIIe siècle*, Paris-La Haye, Mouton, 1975, ch. I.

14. Mariano de Goicoechea, *Memoria sobre noticias geográficas, estadísticas, topográficas de las Islas de que se compone la Capitanía General de Filipinas*, 22 nov. 1840, ch. XVIII (Servicio Histórico Militar, Madrid, *Colección General de Documentos*, n° 7196) ; Rafael Diaz Arenas, *Memorias históricas y estadísticas de Filipinas y particularmente de la grande isla de Luzón*, Manila, Imp. del Diario de Manila, 1850, 10e cuaderno ; Comisión Central de Estadística de Filipinas, *Primero y segundo cuadernos*, Manila, Imp. del Boletín Oficial, 1855, p. 64 ; John Bowring, *Una visita a las islas Filipinas. Primera edición castellana con notas y un apéndice del editor de la Revista de Filipinas*, Manila, Ramírez y Giraudier, 1876, p. 7 ; PNA *Ayuntamiento* n° 23, projets de nouveaux marchés, 1850 et lettre du conseil municipal au gouverneur général, 30 mai 1854 ; Archivo Histórico Nacional (AHN), Madrid, n° 5179 #203 ; PNA *Spanish Manila* n° 14, *bando* du 3 août 1850.

15. *Reglamento provisional para el servicio de vigilancia pública y municipal en Manila y sus arrabales*, 24 fév. 1860, imprimé (AHN n° 5182). Voir aussi AHN n° 522, #331 : Marcelo Ramírez, Ignacio Celis et Esteban Peñarrubia, *Memoria descriptiva sobre el mencionado* (San Nicolás) *antes del nuevo trazado* [...], 5 déc. 1866 ; PNA *Ayuntamiento* n° 18, *bando* du 19 avr. 1865 ; José Felipe del Pan et José de la Rosa, *Diccionario de la administración, del comercio y de la vida práctica en Filipinas*, Manila, Manuel Pérez, 1879, art. *Arrabal*, p. 105.

recense plus de 3500 ouvrages pour le XIXe siècle[16]. Le méticuleux bibliophile qu'était Retana a pris soin, pour chaque titre, de reporter soigneusement toutes les indications portées sur les pages de garde et en particulier le lieu d'édition et, lorsqu'il en était fait mention, l'adresse de l'imprimeur-éditeur.

Au début du siècle, l'Intramuros est le principal centre d'édition, même si certains ouvrages sont imprimés à Sampaloc. Les mentions confirment les remarques que nous avons pu faire en utilisant d'autres sources : « Manila » correspond alors exclusivement à la place forte et les ouvrages imprimés à Sampaloc portent toujours la mention *en Sampaloc*, *en el pueblo de Sampaloc* ou, plus rarement, *en Sampaloc extramuros de la Ciudad de Manila*[17]. Cette situation reste stable jusqu'en 1855, date à laquelle pour la première fois un ouvrage porte la mention « Manila-Escolta » : l'ouvrage a donc été imprimé dans la rue de l'Escolta (Binondo) et l'éditeur semble considérer que ce quartier fait partie de Manille[18]. Cette solution reste cependant très isolée. En effet, Binondo abrite à partir du milieu du siècle de nombreuses imprimeries qui concurrencent celles de la place forte, mais les propriétaires de ces établissements n'utilisent pas « Manila » pour indiquer le lieu d'édition de leurs ouvrages. Ainsi, l'éditeur Miguel Sanchez y Cía (rue Anloague, Binondo, actif à partir de 1865) et son successeur dans les mêmes locaux en 1869 (Bruno González Moras) restent fidèles à la mention classique du *pueblo*[19].

À partir de 1870, les formules des éditeurs de Binondo deviennent très variées. Certains adoptent définitivement « Manila » au moment de leur fondation[20]. D'autres restent fidèles à « Binondo », comme Bruno González Moras. D'autres encore hésitent entre les deux solutions : l'éditeur « Revista Mercantil » emploie « Binondo » avant 1870, puis alternativement et sans logique apparente « Manila » ou « Binondo », avant de se convertir définitivement à « Manila » à partir de 1874[21]. Ces hésitations illustrent donc la confusion sur les usages du toponyme Manila, mais aussi la nette progression d'un sens élargi à l'ensemble de l'agglomération.

Dès le début des années 1880, toutes les maisons d'édition qui se créent dans l'agglomération[22] considèrent que leurs ouvrages sont édités à Manila, et non dans le quartier où leurs locaux sont installés. Des maisons plus anciennes continuent d'hésiter[23], mais la mention « Manila » devient

16. Wenceslao E. Retana, *Aparato bibliográfico de la Historia General de Filipinas*, Manila, Pedro B. Ayuda y Cía, 1906, 3 vol. Les ouvrages recensés sont numérotés.

17. W. E. Retana, *Aparato...*, *op. cit.*, vol. 2, n° 460, 466, 480, 481, 530, etc.

18. W. E. Retana, *Aparato...*, *op. cit.*, vol. 2, n° 884.

19. W. E. Retana, *Aparato...*, *op. cit.*, vol. 2, n° 1082, 1091, 1134, 1214. La seule exception est l'ouvrage n° 1139, publié en 1867 avec la mention *Manila*.

20. C'est le cas de la maison *La « Ciudad Condal » de Plana y Cía* à partir de 1870 (W. E. Retana, *Aparato...*, *op. cit.*, vol. 2, n° 1234, 1348, 1426, etc.), de l'imprimerie *El Porvenir Filipino* à partir de 1874 (n° 1416, 1418, etc.), ou de *Jimenez Botella y Cía* et C. *Miralles* à partir de 1875 et 1877 (n° 1480, 1557, etc.).

21. W. E. Retana, *Aparato...*, *op. cit.*, vol. 2, n° 1269, 1307, 1321, 1327, 1409. Voir aussi les hésitations de l'important éditeur M. Perez (n° 1481, 1514, 1516).

22. À Binondo surtout, et plus rarement dans d'autres quartiers comme Santa Cruz (voir le n° 1686 ou le n° 1964).

23. Voir M. Pérez, qui ne se convertit définitivement qu'en 1884 (n° 1895, 1907, 1918, 2000).

écrasante. Certains éditeurs qui donnent leur adresse en page de garde mentionnent encore le nom du quartier avec la présentation suivante: «Manila // Imprenta y Litografía M. Pérez, hijo // San Jacinto [rue], 42 - Binondo // 1884 »[24]. En suivant ce modèle, des éditeurs de la place forte prennent le soin de préciser que leurs bureaux sont établis dans l'Intramuros[25]. Pourtant, environ la moitié des éditeurs s'en tiennent à «Manila» suivi de la rue et du numéro: «Manila» désigne donc désormais sans aucune ambiguïté l'ensemble de l'agglomération.

L'extension semble donc résulter d'un consensus de plus en plus large sur les réalités spatiales que doit recouvrir le toponyme «Manila», mais cet apprentissage est très lent et, à la fin du XIXe siècle, toutes les ambiguïtés ne sont donc pas encore levées. Ainsi, on rencontre encore dans les années 1870, 1880 et même 1890, des expressions comme «la Ciudad de Manila y sus Arrabales»[26] et Montero y Vidal évoque les «faubourgs qui, unis à Manille, forment la capitale»[27]. De même, une partie des Philippins et des Espagnols continuent, dans les années 1900, à employer «Manila» pour désigner la place forte[28].

L'enjeu de la centralité

À la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, l'agglomération de Manille gravite autour du noyau de la place forte où se concentrent les fonctions essentielles de la capitale. Dans les représentations des habitants, les autres quartiers ne sont pas des entités négligeables car ils fournissent des services indispensables à la bonne marche de la ville emmurée, mais une hiérarchie est clairement établie entre Manila et ses *arrabales*. Cette inégalité fonctionnelle s'estompe lentement tout au long du XIXe siècle (carte 2). À mesure que Manille devient un très grand port de commerce international et de cabotage, les installations portuaires, les entrepôts, les usines de conditionnement ou de traitement des productions de l'agriculture commerciale de la colonie s'étirent le long du fleuve Pasig mais aussi le long du dense chevelu des *esteros*, les chenaux naturels qui sillonnent la rive droite de l'agglomération. Certains quartiers se spécialisent, mais l'économie portuaire ne fonctionne que grâce au concours de l'ensemble de l'agglomération.

L'Intramuros ne joue qu'un rôle très marginal dans le développement de ces nouvelles fonctions économiques:

24. W. E. Retana, *Aparato...*, *op. cit.*, vol. 2, n° 2111.

25. W. E. Retana, *Aparato...*, *op. cit.*, vol. 3, n° 3602.

26. PNA *Ayuntamiento* n° 8, *Real Orden* du 25 avr. 1879 sur la création du corps des pompiers. Voir aussi PNA *Ayuntamiento* n° 20, 1872; PNA *Ayuntamiento* n° 77, 1877; Archivo Provincial de Agustinos Filipinos, Valladolid, n° 487/2-a, pétition du 16 sept. 1880; PNA *Ayuntamiento* n° 7, 1887; Francisco de Paula Rodoreda, *Proyecto de ordenanzas municipales para la ciudad de Manila*, Manila, Joaquín Lafont, 1895.

27. José Montero y Vidal, *El archipiélago filipino y las islas Marianas, Carolinas y Palaos. Su historia, geografía y estadistíca*, Madrid, Manuel Tello, 1886, p. 303.

28. *Seaports of the Far East. Illustrated. Historical and Descriptive. Commercial and Industrial. Facts, Figures and Resources*, London, Allister Macmillan, 1907, p. 183. Voir aussi la description très rétrograde de l'ouvrage *El archipiélago filipino. Colección de datos geográficos, estadísticos, cronológicos, relativos al mismo, entresacados de anteriores obras u obtenidos con la propia observación y estudio por algunos padres de la misión de la Compañía de Jesús en estas islas*, Washington, Government Printing Office, 1900, vol. 1, pp. 58 et suiv.

Illustration non autorisée à la diffusion

Carte 2.
Pueblos *et principaux* barrios *de Manille*
Source : *Xavier Huetz de Lemps.*

les quartiers de rive droite et surtout Binondo deviennent le véritable centre névralgique de l'agglomération. Un ou deux exemples permettent d'illustrer ce glissement de centralité. À la fin du XIXe siècle, les principales maisons de commerce sont concentrées sur l'île de Binondo : 27 des 34 adresses indiquées dans l'annuaire de Juan P. Guttierez Gay sont situées dans ce quartier, 4 à Santa Cruz et seulement 3 dans la place forte[29]. L'implantation des banques renforce le rôle de commandement de Binondo. La Chartered Bank of India, Australia and China installe ses locaux sur la place de San Gabriel, au débouché de l'Escolta et du pont d'Espagne, la Hong Kong and Shanghai Banking Corporation est toute proche, au coin de la rue Anloague et du passage de San Gabriel. Les localisations successives du Banco Español Filipino sont encore

29. Juan P. Gutierrez Gay, *Manila en el bolsillo ; indicador para el forastero*, Manila, Amigos del País, 1881, pp. 109-111.

plus révélatrices de l'ascension de Binondo. Dans les années 1850, la banque est située dans les locaux de l'ancienne douane, dans la place forte et, au début des années 1860, elle occupe une situation moins excentrée mais toujours dans l'Intramuros. Finalement, en 1891, elle doit quitter le vieux centre et se rapprocher du lieu où se concluent toutes les affaires importantes: elle rejoint ses deux rivales anglaises sur la place de San Gabriel[30].

De plus, la place forte perd progressivement le monopole de certaines fonctions «nobles» qu'elle détenait depuis la fin du XVIe siècle. Certes, l'Intramuros continue d'être le centre de commandement du clergé régulier et du clergé séculier de la colonie, mais les établissements d'enseignement qu'ils dirigent ne sont plus exclusivement implantés dans la place forte: l'École d'agriculture, l'Athénée des Jésuites, les écoles normales et le Collège de l'Assomption s'installent à Ermita. De même, l'administration coloniale investit peu à peu les quartiers *extramuros*. Lorsque le monopole des tabacs est instauré en 1781, cette administration est la première à quitter le berceau de l'Intramuros: les dépôts, la première manufacture et les bureaux eux-mêmes sont implantés à Binondo. À la fin du XIXe siècle, l'administration des Postes et Télégraphes, après avoir installé ses bureaux centraux au début des années 1880 dans l'Intramuros, doit reconnaître son erreur et transférer le centre nerveux des communications sur la rive droite, à Binondo[31]. La plus haute autorité de la colonie, le gouverneur général des Philippines, quitte elle aussi la place forte. En 1825, l'administration achète la maison de plaisance (*quinta*) de Malacañang – dans le quartier périphérique de San Miguel – qui devient, à partir de 1847, la résidence d'été officielle du gouverneur. Lorsque le séisme de 1863 rase totalement le palais de la place forte, Malacañang devient de fait la nouvelle résidence permanente du gouverneur. Cette migration involontaire entraîne d'autres transferts d'administrations qui louent des maisons particulières de San Miguel. Ce quartier se transforme ainsi en un centre administratif, tout en restant un quartier périphérique. Le tremblement de terre de 1880 est à l'origine de nouvelles délocalisations et, au début des années 1880, quatre des principales administrations de Manille sont installées à San Miguel[32]. De même, les hauts fonctionnaires partent vivre auprès du gouverneur pour profiter de ses faveurs et de son prestige, alors que les petits fonctionnaires occupent les bâtiments plus ou moins

30. J. P. Gutierrez Gay, *Manila en el bolsillo...*, *op. cit.*, p. 112.

31. AHN n° 5276.

32. J. P. Gutierrez Gay, *Manila en el bolsillo...*, *op. cit.*, pp. 104-107.

dégradés de la place forte. Ces administrations centrales implantées hors des murs continuent bien entendu de signer leurs documents avec la mention «Manila». Même la municipalité envisage, après la destruction de l'hôtel de ville par le séisme de 1863, de quitter le berceau de la place forte pour se rapprocher du cœur économique de la capitale. La mairie reste finalement dans l'Intramuros, simplement parce que les terrains sont devenus beaucoup trop rares et trop coûteux dans les faubourgs...[33]

L'extension de sens du toponyme accompagne donc un double mouvement: d'une part, le développement des rapports fonctionnels entre des quartiers complémentaires et interdépendants et, d'autre part, l'érosion continuelle du poids de la place forte dans l'ensemble de l'agglomération. L'influence de ce glissement du centre dans les représentations des habitants est soulignée par les résultats de notre enquête sur les registres de la *contribución urbana* au début des années 1890.

On remarque que l'utilisation de «Manila» est particulièrement forte dans les quartiers les plus centraux, Binondo ou Quiapo, mais elle l'est aussi à San Miguel, à la fois centre administratif et résidence d'une partie des élites de la capitale. San José, un quartier construit sur l'île immédiatement au nord de celle de Binondo, fait en quelque sorte la transition avec les quartiers les plus périphériques (Tondo, Santa Cruz, Sampaloc, Ermita, Malate) où la conception élargie du mot «Manila» n'est pas encore clairement dominante. Paco, le quartier le plus isolé et le moins intégré à l'agglomération jusqu'à la construction, dans les années 1880, des ponts d'Ayala et des manufactures de la Compagnie générale des tabacs, arrive en queue de peloton.

Pourtant, l'évolution sémantique dépasse le stade du simple enregistrement d'une nouvelle réalité urbaine et l'on assiste à une véritable inversion des valeurs qui est sensible d'abord chez les observateurs étrangers, dès le milieu du siècle, avant de se diffuser dans les écrits espagnols: l'Intramuros n'est plus qu'une coquille vide, un vestige du passé (vénérable pour les uns, inutile pour les autres) dont la principale utilité est de souligner, en négatif, les progrès accomplis par les quartiers de rive droite, en particulier Binondo, symboles de l'entrée des Philippines dans la modernité[34]. La place forte devient ainsi une entité négligeable et les quartiers *extramuros* sont considérés par certains auteurs comme «la véritable ville de Manille»[35].

33. AHN n° 500, *Copia del expediente que trata de la reconstrucción de las Casas Consistoriales de Manila*, lettre du conseiller municipal José Felipe del Pan au *Corregidor*, 24 mai 1868.

34. Th. Aube, «Manille et les Philippines. La domination et la société espagnoles dans l'archipel», *Revue des Deux Mondes*, vol. 22, 1848, p. 341; Paul de La Gironière, *Vingt années aux Philippines. Souvenirs de Jala Jala*, Paris, Comptoir des Imprimeurs Unis, 1853, pp. 24-25; Ferdinand d'Orléans, «Luçon et Mindanao. Récit et souvenirs d'un voyage dans l'Extrême Orient», *Revue des Deux Mondes*, vol. 87, n° 15, 1870, p. 345; J. Bowring, *Una visita...*, *op. cit.*, p. 10; J. P. Gutierrez Gay, *Manila en el bolsillo...*, *op. cit.*, p. 7; José Rizal, *Noli me tangere*, Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, 1992 (1re éd. 1887), p. 112; *La Semana*, vol. 3, n° 104, 11 sept. 1892, p. 3; J. Roca de Togores, *Estudio sobre la urbanización...*, *op. cit.*, p. 51; John Foreman, *The Philippine Islands. A Political, Geographical, Ethnographical, Social and Commercial History of Philippine Archipelago. Embracing the Whole Period of Spanish Rule with an Account of the Succeeding American Insular Government*, Manila, Filipiniana Book Guild, 1980 (1re éd. 1906), p. 344.

35. «Urbanización», article anonyme, *La Ilustración Filipina*, vol. 4, n° 122, 14 mai 1894.

La réaction de certains habitants de l'Intramuros illustre, en négatif, l'importance symbolique de l'évolution des dénominations. En effet, les propriétaires de la place forte, à la différence de ceux des autres quartiers, n'ont pas de questions à se poser au moment de signer leur déclaration de la *contribución urbana* et tous indiquent logiquement «Manila». En revanche, une autre indication du formulaire pose problème: celle du *pueblo* qui doit obligatoirement être portée en haut et à droite de la fiche. 59% d'entre eux choisissent «Intramuros», 33% «Manila» et 1% une formule associant les deux formules. Cependant, certains propriétaires, certes très minoritaires (7%), semblent refuser d'être dépossédés de l'exclusivité du toponyme «Manila» et de la qualité de capitale (*capitalidad*) de la colonie: ils portent sur la fiche des localisations évocatrices comme «La Capital», «Ciudad de Manila», «Capital (Manila) » ou encore mettent entre parenthèses la mention *pueblo* qu'ils considèrent sans doute comme injurieuse et «campagnarde».

Les enjeux de pouvoir

L'évolution des usages du toponyme est aussi un enjeu politico-administratif puisque l'emploi de «Manila» dans un sens élargi ou restreint renvoie implicitement à des découpages politiques au sein de l'agglomération. Au début du XIXe siècle, l'usage de réserver «Manila» à la seule place forte a une signification juridique claire, elle-même indissociable de l'histoire de la ville depuis sa fondation. En effet, la «Ciudad» se définit, de la fin du XVIe siècle au début du XIXe siècle, comme une unité politique beaucoup plus que territoriale: en tant que cité, elle est constituée de la réunion des citoyens, c'est-à-dire uniquement des colons espagnols auxquels les charges municipales sont exclusivement confiées[36]. La municipalité (*ayuntamiento*) est l'incarnation et la représentation du corps des citoyens, des *vecinos*.

Définition juridique et définition territoriale sont pourtant loin de correspondre aussi simplement. En effet, la Ciudad a reçu du Roi, dès 1583, une juridiction qui dépasse très largement l'Intramuros puisque le conseil municipal a le droit de lever des impôts dans un rayon de cinq lieues (environ 28 kilomètres) autour de la place forte et les maires (*alcaldes*) de Manille exercent les fonctions de juges de première instance dans ce périmètre.

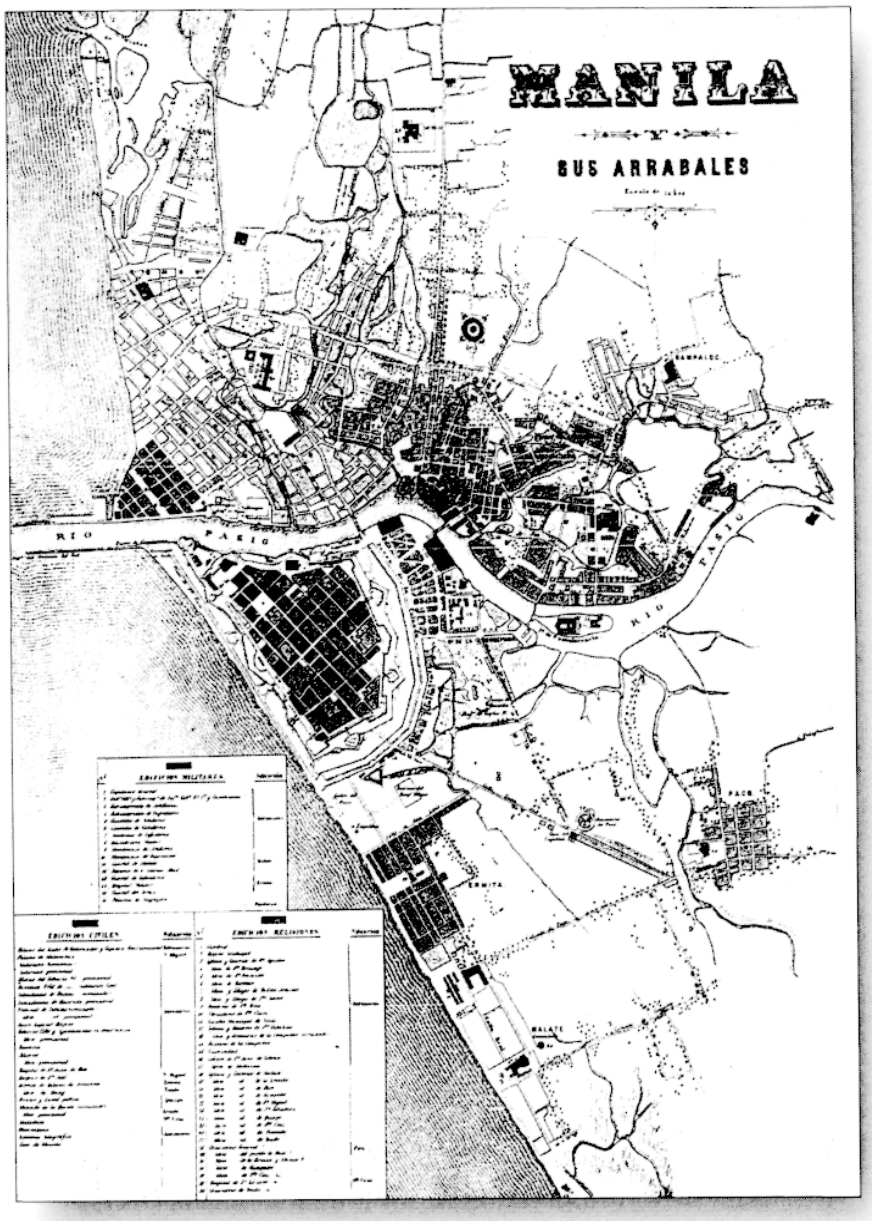
36. Xavier Huetz de Lemps, «La difficile rénovation de l'*Ayuntamiento* de Manille au XIXe siècle», *in* Antonio Garcia-Abasolo (éd.), *España en el Pacífico*, Córdoba, Dirección General de Relaciones Culturales et Asociación Española de Estudios del Pacífico, 1997, pp. 167-178.

Le rayon des cinq lieues, s'il englobe les faubourgs, ne correspond absolument pas aux limites géographiques de l'agglomération puisqu'il les dépasse très largement et s'étend même à une partie des provinces voisines de Bulacan et de Cavite. De toutes façons, cette circonscription a uniquement une signification fiscale et judiciaire : Binondo, Tondo ou Ermita restent des *pueblos* indigènes comme l'archipel en compte des centaines. À ce titre, ils ne possèdent pas de conseil municipal *stricto sensu* (un *ayuntamiento*), mais des communes indigènes placées sous le contrôle et la tutelle du gouverneur de la province où se trouve l'agglomération de Manille. La province porte d'ailleurs le nom de province de Tondo, ce qui souligne que la place forte constitue une entité juridique à part entière, l'*ayuntamiento* n'entretenant aucun lien avec le gouverneur de la province.

Au milieu du XIXe siècle, la confusion des pouvoirs reflète celle des usages du toponyme. La municipalité perd en 1847 sa juridiction des 5 lieues et, surtout, l'administration exclusive des faubourgs est confiée au gouverneur de la province[37]. La municipalité ne gère donc plus que l'Intramuros. Une série de réformes permettent de sortir de ce chaos territorial et le nouveau découpage administratif épouse graduellement les limites réelles de l'agglomération. Dans un premier temps (1854), la province de Tondo change de nom pour devenir la province de Manille. En 1856, le gouverneur de la province est nommé vice-président du conseil municipal et vient s'installer dans la place forte. En 1859 enfin, l'*ayuntamiento* se voit confier la gestion des faubourgs de rive droite : l'agglomération a désormais une véritable existence juridique.

On serait tenté, à la lecture de ce rapide résumé, d'établir une étroite corrélation entre ces réformes du découpage administratif et l'extension de l'emploi du toponyme « Manila ». Les relations entre les deux phénomènes sont en fait très complexes. Dans la première moitié du siècle, les entités politiques sont trop larges puis trop étroites par rapport à l'espace que les contemporains identifient comme Manila. Le découpage de la fin des années 1850 clarifie indiscutablement la situation, mais il oublie d'inclure les quartiers de la rive gauche qui entourent la place forte (Ermita, Malate, Paco) dans la juridiction de l'*ayuntamiento* et leur rattachement est tardif, puisqu'il n'intervient qu'en 1884. De plus, une nouvelle extension

37. X. Huetz de Lemps, *Manille au XIXe siècle : croissance et aménagement d'une ville coloniale (1815-1898)*, thèse de doctorat de l'université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 1994, pp. 252-257.



Carte 3.
«Manila. Sus Arrabales (1882)».
Source : *extrait de la* Carta itinerario de la isla de Luzón, *reproduit dans le catalogue* Planos de ciudades Iberoamericanas y Filipinas existentes en el Archivo de Indias, *Madrid, Instituto de Estudios de Administración Local, Seminario de Urbanismo, 1951, vol. 1, plan n° 165.*

de sens semble en gestation à l'extrême fin du XIXe siècle en direction de Pandacan et de Santa Ana, à l'est, ou de Caloocan, au nord. Certaines réformes de la municipalité sont même étendues à ces petites villes proches de l'agglomération et, pour les élites économiques de la capitale, ces noyaux sont déjà perçus comme des prolongements de Manille. Ces incohérences, ces distorsions entre les chronologies de l'évolution territoriale et celle de l'usage du toponyme nous interdisent d'établir une corrélation simple et univoque entre les deux phénomènes, même si, *in fine,* perception du territoire et limites juridiques finissent par concorder.

De plus, d'intéressantes discordances au sein des pouvoirs urbains soulignent que le processus ne va pas de soi.

Les militaires, en particulier, défendent longtemps l'usage restreint du toponyme « Manila », comme le souligne, à la fin du XIXe siècle, le décalage entre l'usage courant dans la population de nommer « Manila » l'ensemble de l'agglomération et les titres des cartes dessinées par les militaires qui, imperturbablement, continuent d'utiliser les formules du début du siècle : *Manila y sus arrabales*, etc. (carte 3). Ce conservatisme semble refléter des impératifs de la défense : pour l'armée, la ville « utile » est la place forte et les autres quartiers ne peuvent prétendre à être inclus dans l'espace urbain de la capitale. Dans un grand Manille, la place des fortifications serait réduite et une simple mutation de sens signifierait, dans la pratique, la remise en question douloureuse des plans de défense et l'élaboration d'un nouveau système défensif aussi audacieux que ruineux[38].

Les enjeux « coloniaux » et sociaux-ethniques

Au début du XIXe siècle, la différence de statut entre la Ciudad et ses faubourgs dépasse largement le simple cadre politique et renvoie à des oppositions ethniques classiques de la ville coloniale espagnole. La grande vague de fondations urbaines espagnoles de la fin du XVe siècle à la fin du XVIIIe a été sous-tendue par la volonté de traduire spatialement les différences légales et de prestige entre les différents groupes ethniques, et donc de séparer le mieux possible les colons des populations conquises. Ce schéma, comme l'ont montré de nombreuses études, n'a sans doute jamais réellement fonctionné, en partie du fait du métissage intensif des populations hispano-américaines, mais il a fortement imprégné les mentalités, les conceptions de la ville et donc les mots de la ville[39].

À Manille, cette séparation entre une ville espagnole (l'Intramuros) et des faubourgs (*arrabales*) peuplés d'Asiatiques a été établie au moment de la fondation, en 1571. À la fin du XVIIIe siècle, la répartition des groupes ethniques dans l'agglomération continue de justifier l'opposition entre une Manila espagnole et des faubourgs asiatiques : la majorité des Espagnols qui incarnent la Ciudad vivent effectivement dans la ville emmurée. Cependant, des glissements de population commencent à être sensibles à la fin du XVIIIe siècle. Tout d'abord, des Asiatiques (des Philippins mais aussi des Chinois) sont parvenus à s'infiltrer dans la place forte. Ce phénomène est en

38. Pour une étude complète de l'attitude des militaires à l'égard de la croissance urbaine, voir X. Huetz de Lemps, *Manille au XIXe siècle...*, *op. cit.*, pp. 423-437 et 469-496.

39. Voir par exemple Eduardo Lopez Moreno et Xóchitl Ibarra Ibarra, *Barrios, colonias y fraccionamientos. Historia de la evolución de una familia temática de palabras que designa una fracción del espacio urbano*, México, Paris, MOST-Unesco-PIR villes-CNRS, Cahiers « Les Mots de la ville », n° 2, 1997, pp. 14-15.

fait très ancien et il est apparu dès la naissance de la ville, comme en témoignent les arrêtés successifs des gouverneurs généraux visant à limiter cette population asiatique aux seuls domestiques, artisans et commerçants réellement indispensables à la vie des Espagnols. Cette tendance se confirme au XIXe siècle et, en 1892, les Philippins (Indios et métis de Chinois) représentent 83 % de la population de la place forte[40].

Inversement, un nombre croissant de colons espagnols s'installe dans les quartiers *extramuros* et cette modification essentielle de la carte ethnique de l'agglomération est un puissant moteur des glissements de sens du toponyme «Manila». Dès 1817, 40% des 1750 Espagnols (créoles ou péninsulaires) recensés dans les *Estados de la Población*[41] vivent hors les murs (35% à Binondo et 5% à Santa Cruz, San Miguel et Malate). En 1841, la communauté blanche de l'Extramuros compte 1984 personnes contre 1801 dans l'Intramuros [42]. À la fin du siècle, la place forte ne renferme plus que le tiers de la communauté espagnole.

Il est bien évident que les Espagnols s'installant à Binondo ou à Quiapo n'ont pas le sentiment d'avoir quitté Manila, mais simplement d'avoir changé de quartier. Certains sont même membres de la municipalité: la conception politique de Manila comme cité ne peut donc survivre à la dispersion de la population espagnole dans l'ensemble de l'espace urbain qu'au prix d'une extension de sens du toponyme. Cette dernière ne s'accompagne d'ailleurs pas, dans le cas de Manille, d'une ouverture de la municipalité aux non-Espagnols (ou réputés tels). Pour l'ensemble de la population fortunée, quel que soit le groupe ethnique, l'extension de sens a sans doute un aspect valorisant: il est plus flatteur d'habiter la capitale de la colonie qu'un faubourg et d'être *vecino de Manila* que d'un *pueblo* de la périphérie.

Si les coupures ethniques sont beaucoup moins nettes à la fin de la domination espagnole que dans les premiers siècles de la colonisation, les clivages sociaux sont en revanche nettement marqués dans l'espace urbain. En effet, la municipalité parvient peu à peu à chasser du centre les paillotes, l'habitat indigène traditionnel, et à réserver les espaces centraux aux bâtiments de maçonnerie[43]. De grandes banlieues de maisons végétales s'édifient en périphérie, en particulier aux marges des quartiers de Tondo et de Santa Cruz. La localisation périphérique de ces quartiers (même s'il existe aussi des

40. Archives of the Archdiocese of Manila (AAM, Manille), *Planos de Almas*.

41. *Estados de la población de las islas Filipinas correspondientes al año de* MDCCCXVII. *Lo da al público el ilustre Ayuntamiento de la M. N. y L. Ciudad de Manila en 19 de Abril de 1819*, Manila, M. Memije, 1818.

42. Dénombrement réalisé par le conseil municipal (*Testimonio del expediente promovido por el Vice Director de Sanidad Militar Dn. Manuel Rances é Hidalgo*, Real Academia de la Historia, Madrid n° 9/4480, f. 64 v.).

43. Voir X. Huetz de Lemps, «Materiales Ligeros versus Materiales Fuertes: The Conflict Between Nipa Huts and Stone Buildings in 19th Century Manila», International Conference on the Centennial of the 1896 Philippine Revolution (Manila, 21-23 août 1996), à paraître en 1999.

Répartition des Espagnols dans l'espace urbain en 1892

Illustration non autorisée à la diffusion

Source : AAM Planos de Almas.

banlieues chics, comme certains quartiers de Sampaloc ou de San Miguel), leur population presque exclusivement composée d'Indios ou de métis de Chinois (*mestizos de sangley*, les Chinois vivent dans le centre), la pauvreté de la très grande majorité des habitants (même si les taudis sont nombreux dans le centre), l'habitat végétal incompatible, dans l'esprit des colons, avec la ville, le sous-équipement, enfin, de ces banlieues sont autant d'éléments qui expliquent la marginalisation des quartiers indigènes dans les représentations des classes aisées de la capitale.

Pourtant, ces zones sous-intégrées s'édifient au sein des limites administratives des neuf quartiers qui entourent la place forte et de nombreux districts de l'agglomération comportent à la fois des zones de bâtiments de maçonnerie et des zones d'habitat végétal. De fait, les quartiers de paillotes sont donc inclus dans l'espace que recouvre à la fin du XIXe siècle le toponyme «Manila», même s'ils sont collectivement désignés par des expressions simplement descriptives, comme *zona de materiales ligeros* (zone réservée aux maisons végétales), ou par des mots beaucoup plus péjoratifs, comme *barriada* (quartier périphérique, banlieue pauvre). Notre documentation nous amène une nouvelle fois à privilégier la vision des élites espagnoles ou hispanisées et il est très difficile de préciser dans quelle mesure les habitants de ces quartiers pauvres et périphériques ont commencé, à la fin du XIXe siècle, à se considérer d'abord et avant tout comme des habitants de Manila. Les paillotes sont exclues de l'impôt foncier et,

comme nous l'avons déjà constaté, l'emploi du sens élargi de «Manila» est de toute façon moins généralisé dans les quartiers périphériques que dans le centre. Cependant, la majorité des Philippins qui vivent dans ces banlieues végétales travaillent dans le centre (port, manufactures des tabacs et autres établissements industriels, artisanat...) où ils doivent se rendre quotidiennement. Ainsi, dans les registres de la patente (*contribución industrial*), les contribuables, souvent très humbles puisque cet impôt est acquitté par les plus petits artisans ou commerçants, indiquent en majorité leur adresse suivie du mot «Manila» dans la case réservée à la localité (*población*) en précisant souvent le quartier (exemple: «San Miguel, Manila»)[44]. On ne peut donc, dans l'état actuel de notre documentation, considérer que l'extension de sens du toponyme «Manila» ne concerne que les élites.

Les glissements de sens du toponyme «Manila» montrent combien les évolutions, dans le domaine des mots de la ville, peuvent être lentes, subtiles, voire à première vue incohérentes. On chercherait inutilement ici une date clef, un véritable tournant et la synthèse fragile qui semble établie à la fin du siècle subit de nouveaux bouleversements au XXe siècle avec la conquête américaine de 1898 et la surimposition de nouvelles conceptions de la ville sur la tradition hispanique. La diversité des enjeux et la force de l'habitude sont sans doute à l'origine de la lenteur des évolutions. Si la manière de désigner l'agglomération est un indice des appartenances spatiales et culturelle vécues ou revendiquées par les différentes composantes de la population, la relative concordance, dans le cas de Manille au XIXe siècle, des intérêts des uns et des autres, explique que l'on ne débouche pas sur une véritable bataille lexicale autour des usages du toponyme: lentement, sans véritables heurts, le vocabulaire connaît une évolution notable. L'extension de sens de «Manila» accompagne les mutations «objectives» de l'agglomération mais avec un retard assez considérable et, au total, la valeur symbolique associée au toponyme semble être au moins aussi importante.

De plus, on remarque qu'aucun mot ne peut être abstrait de l'ensemble du lexique des mots de la ville à un moment donné. Au début du siècle, l'opposition entre la *ciudad* et les faubourgs, les *arrabales*, et l'inégalité de statut qu'elle suppose correspondent exactement à la

44. Nous avons dépouillé les registres de l'année 1896 (PNA *Contribución Industrial*, 1896).

conception restreinte du toponyme « Manila ». À la fin du siècle, au contraire, l'adoption du sens élargi du toponyme s'accompagne de l'érosion – qu'elle explique sans doute – des mots *ciudad* et *arrabales*. Le premier terme désigne désormais un ensemble urbain dont les limites ne sont plus clairement établies et le second, sans disparaître, devient à peu près synonyme de notre « quartier » : pour les habitants de la fin du XIXe siècle, Binondo est toujours un *arrabal de Manila,* mais cette expression ne fait plus implicitement référence à la place forte et signifie simplement que Binondo est un des sous-ensembles de l'agglomération, avec un statut symbolique égal à celui des autres quartiers, y compris l'Intramuros[45].

L'intérêt de l'étude historique des toponymes n'est donc pas simplement de se prémunir contre l'utilisation d'ensembles spatiaux anachroniques. Au contraire, les « mots de la ville » constituent un objet de recherche propre qui permet d'appréhender les réalités urbaines d'une autre manière et ils peuvent être un bon moyen pour comprendre les oppositions, mais aussi les points de convergence, entre les différentes composantes sociales et culturelles de la ville. Le processus de dénomination du territoire serait ainsi à la fois un indice, une étape de la naissance d'un sentiment d'identité collective et un instrument de cette dernière[46].

45. Voir, par exemple, l'emploi de ce mot dans le roman *Noli me tangere* de J. Rizal (*op. cit.*, pp. 49-50 et 109).

46. Voir M. Roncayolo, *La ville...*, *op. cit.*, p. 183.